

1984

Orlane Glises de la Rivière

Syme avala une gorgée de gin. C'était l'un des rares privilèges qu'il s'octroyait avant de se remettre au travail. La onzième édition de ce nouveau dictionnaire lui donnait du fil à retordre mais c'était aussi un défi fascinant. La novlangue allait s'en trouver profondément modifiée grâce à son travail de destruction des mots. Bientôt, la langue actuelle serait désuète et vouée à l'oubli, remplacée par un langage dénué de complexité syntaxique. Débarrassé de ses lourdeurs, il deviendrait accessible à tous, autant par la parole que les idées. Les mots reflèteraient ainsi la plus pure pensée de Big Brother...

Confronté à l'importance de la tâche qu'il menait, il fut envahi par un sentiment d'orgueil. Mais aussitôt qu'il l'eut senti, il se figea. Ce n'était pas *son* travail mais le travail du Parti, ainsi que tous ceux qui œuvraient pour lui. Il n'était qu'un rouage de cette immense machine et n'avait aucun droit de se l'approprier.

Il fallait se reprendre. Il avait déjà laissé poindre un trop-plein d'enthousiasme devant Winston lors du déjeuner. En voilà bien un qui ne trouvait aucune fierté dans le travail qu'il exécutait pour Big Brother ! Il n'était intéressé par rien, et le simple fait d'assister à une exécution ne suscitait pas chez lui le moindre intérêt. Il pensait encore en ancilangue et Syme voyait bien qu'il ne partageait pas son enthousiasme face au travail qu'il exécutait sur le dictionnaire. Au mieux, Winston manifestait-il un intérêt poli, mais il ne trompait pas Syme qui devinait en lui un manque d'orthodoxie envers le Parti. Une fois le dictionnaire terminé, il irait voir la Police de la Pensée... Heureusement, bientôt, cette démarche n'aurait plus lieu d'être car le crime par la pensée n'existerait plus. Celui-ci serait aussi inexistant que les idées qui l'auraient suscité une fois la novlangue totalement adoptée. Même les prolétaires devraient s'adapter à ce nouveau langage

s'ils voulaient obtenir les avantages que pourrait leur offrir le Parti. Une ration de pain, du gin ou la moindre demande administrative devront être formulés en novlangue. On pourrait ainsi faire en sorte qu'ils obtiennent un certificat de son bon usage, en échange de nourriture ou de toute autre fourniture dont ils pourraient avoir besoin au quotidien. La novlangue, c'était la preuve de sa fidélité envers Big Brother, le Parti et l'orthodoxie. Une bonne inconscience est une bonne conscience.

Il soupira d'aise et imagina une conversation prenant naissance dans un futur proche. On commencerait par se saluer en rendant hommage à Big Brother. Une tournure comme « Gloire Big Brother ». Inutile de demander comment l'autre se sentirait : le bien-être irait de soi dans l'Océania, et tous les mots comme « tristesse » ; « mélancolie » ou « contrariété » auraient été bannis. Un monde parfait. Il admirait la simplicité du processus : lutter des années pour le bonheur collectif ne servait à rien, il suffisait de bannir du langage ce qui n'allait pas dans le sens de l'idéologie commune. Ce faisant, la langue ciselait le réel, le rendait tangible. Qu'importe si celle-ci ne correspondait pas à la réalité puisqu'il n'existerait bientôt plus de moyen pour l'exprimer. En cela, son travail était décisif... et infini ! Il avait dit à Winston que la onzième édition était la définitive mais, en réalité, il n'en était nullement certain. Comment figer le langage ? Quand bien même tous les mots seraient détruits, la communication ne serait pas pour autant terminée. Et puis, il restait le plus encombrant : la littérature. Une fois le dictionnaire achevé, il devrait traduire les grandes œuvres en novlangue. Il avait déjà commencé à s'y préparer... Il leva les yeux et contempla sa vaste bibliothèque : Byron, Shakespeare, Milton... mais aussi des œuvres étrangères telles que Dostoïevski ou Goethe (que voulait d'ailleurs dire « étrangère » puisque l'Océania régnait sur le monde ?) Pendant des années, il avait écumé les librairies parmi les prolétaires pour se procurer ces rares ouvrages. Sa carte du Parti, ainsi que sa profession de novlanguiste, servaient de passe-droit à ses allées et venues auprès des prolétaires. En réunissant tous les ouvrages encore existants, il faisait d'une pierre deux coups : il empêchait les prolétaires de commettre le crime de la pensée à travers des ouvrages subversifs écrits en ancilangue, et avait

une source directe pour se lancer dans leur traduction.

Il se leva et prit un ouvrage au hasard qu'il se mit à feuilleter :

Où a-t-on frappé ?

*Ah qu'en est-il de moi, quand tout bruit m'épouvante ?
Qu'est-ce que ces mains ? Ha ! elles crèvent mes yeux !
Tout l'océan du grand Neptune arrivera-t-il à laver
Ce sang de ma main¹ ?*

Syme reposa le livre avec dégoût. Il rejoignait l'opinion communément admise du XIX^e siècle : Shakespeare était un boucher. Crimes, jalousies, soif de vengeance et de pouvoir... Tout le malheur de l'humanité venait de là. L'arrivée de Big Brother avait permis d'éradiquer le désir de possession, qui s'était mué en désir de le servir pour le bien collectif. Ces livres étaient la preuve qu'un monde avant Big Brother avait existé... mais celui-ci ne méritait pas qu'on s'y attardât. Son travail consistait à effacer les traces de cette mémoire aujourd'hui disparue, en effaçant les mots qui les portaient. Pour une obscure raison, il avait choisi de commencer cette tâche à travers les œuvres théâtrales. Sans doute était-ce parce que c'était le genre qu'il connaissait le mieux.

Son père exerçait le métier peu recommandable de metteur en scène de théâtre, tandis que sa mère était comédienne, interprétant les rôles des pièces qu'il mettait en scène. Syme se revoyait enfant, caché dans les caves, observant les comédiens répéter en secret. Il devait à peine avoir cinq ou six ans, mais il avait déjà compris que jouer était un acte subversif et dangereux. Il déambulait au milieu des costumes, qu'il essayait par jeu, se prenant tantôt pour un corsaire, tantôt pour un roi. Il avait associé chaque tenue à un univers à part entière : dès qu'il en enfilait un, il avait le soulagement d'être quelqu'un d'autre. Or, s'il était quelqu'un d'autre, comment la police pourrait-elle jamais le retrouver ? Il resterait ainsi pour toujours au milieu de ses parents et du reste de la troupe, enfant de tous et caché au reste du monde... Quelle ironie pour un milieu qui ne pouvait vivre qu'en existant grâce au public.

Il écoutait les répétitions de pièces dont la représentation n'aurait jamais lieu. C'est ainsi que, malgré eux, ou grâce à eux, il avait eu le goût des mots... Il connaissait les tirades par cœur, les jouait devant son miroir pour ensuite souffler les répliques à un comédien oublieux de son texte.

¹ William Shakespeare, *Macbeth*, Acte II scène 2.

Syme approcha l'ouvrage de son visage et respira les pages jaunies par le temps. À sa grande surprise, sa gorge se serra brièvement. Combien de temps cette époque avait-elle duré ? Un mois ? Un an ? Sa mémoire se diluait dans le temps, remplacée parfois par de faux souvenirs... Pourtant, cette odeur rendait ce souvenir plus réel que n'importe quelle photographie désormais brûlée. Quelqu'un n'avait-il pas déjà posé des mots sur ce temps retrouvé ?

Depuis, le concept même de théâtre avait été annihilé par le Parti, car il attisait les pires mœurs des citoyens. Une fois ses parents et le reste de la troupe vaporisés, il fut placé dans un foyer pour apprendre à comment penser en véritable citoyen de l'Océania. Le ministère avait rapidement remarqué ses prédispositions pour la novlangue, et c'est ainsi qu'il fut placé dans le service ayant en charge la création d'un dictionnaire répertoriant tous les mots officiels du Parti, afin de mieux en supprimer d'autres. Tout ce qu'il avait gardé de sa jeunesse était un vague ressentiment à l'encontre de ses parents, sans jamais qu'il pût en comprendre la raison. Certes, il leur reprochait d'avoir été ennemis de Big Brother, mais il devinait obscurément que sa rancœur était plus profonde... Comme si, malgré toute la passion qu'il avait nourrie pour Big Brother et la novlangue, il ne parvenait pas à leur pardonner d'avoir été épargné.

Il se resservit une gorgée de gin. Au même moment, le télécran avait augmenté de volume afin de projeter le visage de Big Brother et les nouvelles de la guerre contre l'Estasia. À moins que ce ne fut l'Eurasia ? Syme se remit au travail.

Quelques semaines plus tard, Syme avait rendez-vous au ministère de l'Amour pour rendre compte de l'avancée de ses travaux. Ce fut O'Brien qui l'accueillit dans son bureau. Il leva les yeux de ses papiers et alla à sa rencontre. Il avançait d'un pas lourd et son visage paraissait fatigué. Cependant, son regard démentait rapidement ces premières impressions car il y brillait une lueur d'intelligence et de sagacité qui mettaient à nu ses interlocuteurs. Syme s'y trompait d'autant moins que les deux hommes se ressemblaient. Certes, à côté d'O'Brien, Syme avait tout du jeune étudiant malingre qui n'était jamais sorti de sa bibliothèque. Mais c'était par leur esprit froid et analytique qu'ils se rejoignaient. Tous deux trouvaient dans la doctrine

du Parti un moyen de vouer leur intelligence au service d'un projet qui les dépassait... Tous deux se mesuraient et s'estimaient, si tant est qu'O'Brien estimât que ce soit en dehors de Big Brother. Tous deux étaient résolument de véritables solitaires, de ceux qui n'appréciaient partager leur solitude qu'avec des gens de leur espèce. Enfin, tous deux respectaient le travail de chacun... même si Syme ne savait pas très bien en quoi consistait celui de son interlocuteur. Quelque chose lui soufflait néanmoins qu'il valait peut-être mieux ne pas savoir.

- Alors, l'avancée de cette onzième édition ? lui demanda O'Brien.

- Cela avance ! répondit Syme, soulagé qu'il ne s'appesantît pas sur les formalités d'usage pour rejoindre son terrain favori. Nous avons presque réussi à bannir l'entière des adjectifs pour ne laisser que ceux qui désignent *stricto sensu* leur exact opposé. Bon - inbon / Gentil - ingentil / Clair - inclair. Il a fallu aussi bannir les nuances des couleurs pour ne garder que noir ou blanc en ajoutant « très » ou « pas très » devant.

O'Brien hocha la tête tout en parcourant du regard l'ancienne édition du dictionnaire. S'il faisait mine de l'écouter distraitement, Syme savait qu'aucun mot ne lui avait échappé.

- *Stricto sensu* ? dit-il après un silence.

Syme déglutit rapidement.

- C'est un langage datant d'avant l'ancilangue...

- Je sais parfaitement ce qu'est le latin, coupa O'Brien impatientement. Ce qui m'interpelle, c'est de l'entendre aujourd'hui, de votre part.

Syme ne sut quoi ajouter. Quelle que soit la réponse, ce ne serait certainement pas la bonne. Tous deux s'observèrent un moment jusqu'à ce qu'O'Brien le gratifiât d'un sourire que Syme jugea narquois.

- Vous m'étonnerez toujours, Syme. Et croyez-moi, il en faut beaucoup pour m'étonner...

Son interlocuteur lui rendit son sourire, sans véritablement savoir si ses paroles étaient un compliment ou une menace.

- Je pense terminer la version définitive d'ici quelques semaines, ajouta-t-il afin de ramener la conversation vers un terrain plus neutre.

- Formidable, répondit O'Brien. Vous effectuez un travail remarquable. Big Brother et le Parti vous en seront reconnaissants.

La pointe d'orgueil qu'il s'efforçait de réprimer refit surface. Mais celle-ci ne dura qu'un instant car son regard croisa celui d'O'Brien : il fut transpercé par sa froideur impitoyable. Derrière la cordialité de son interlocuteur, Syme sut que le moindre manquement d'humilité envers le Parti pouvait lui être fatal. Son malaise s'intensifia. Au bout de quelques secondes qui parurent bien longues, O'Brien reprit son masque habituel.

- Portons un toast, dit-il. Au dictionnaire de novlangue !

Il se dirigea vers une carafe remplie de vin et servit un verre qu'il tendit à Syme. Ils levèrent leur verre et burent une gorgée. Peu habitué à d'autres alcools que le gin, Syme fit mine d'apprécier mais trouva le goût âcre. O'Brien garda un temps le liquide dans sa bouche afin d'en saisir toute la saveur et avala à son tour.

- La résurgence du passé peut prendre de bien nombreuses formes... mais ne doit pas nous faire dévier de l'objectif que nous nous sommes fixés.

Syme ne trouva rien à répondre. Il se demanda si sa tête finirait par tourner s'il vidait entièrement ce verre de vin. Le gin frelaté du Parti n'avait pas la même teneur en alcool et il fallait en ingurgiter une bonne quantité avant d'en sentir les effets. Mais il lui sembla que la simple odeur du verre que lui avait servi O'Brien lui tournait déjà la tête.

- Je voulais vous dire... j'envisage de voir la police de la Pensée.

Pourquoi avait-il dit ça ? Se sentait-il soudain menacé pour tenter ainsi une diversion ? Mais après tout, pourquoi se sentirait-il menacé par l'homme qui venait à l'instant de le féliciter de son travail ?

- Vraiment ? répondit O'Brien en levant un sourcil. Et à quel sujet ?

- J'ai échangé avec Winston Smith il y a quelques semaines... sur le dictionnaire. Il fait partie de l'équipe en charge du journal du Parti.

Précision inutile : O'Brien savait parfaitement qui était Winston Smith. Syme attendit qu'il l'encourageât à continuer mais celui-ci n'en fit rien.

- Nous avons parlé de mon travail sur le dictionnaire... je lui ai fait part de mon enthousiasme pour ce nouveau langage épuré. Je lui ai également demandé s'il avait assisté à la pendaison... très belle pendaison d'ailleurs ! Dommage qu'on lui ait attaché les pieds... c'est toujours plus intéressant lorsqu'ils bougent, vous ne trouvez pas ? Enfin bref, il ne m'apparut pas très enthousiasmé... Entendons-nous

bien, sa réaction n'avait rien d'alarmant. Simplement... eh bien j'ai eu un doute quant à son orthodoxie. J'envisageais d'aller voir la police de la Pensée dès la fin du dictionnaire, ce qui ne saurait tarder.

Pendant son discours, O'Brien avait repris place sur sa chaise derrière son bureau. Il avait placé ses deux pouces sous le menton tout en se penchant légèrement en avant, ce qui indiquait chez lui une extrême concentration. Il fit signe à Syme de s'asseoir. Qu'entendez-vous par orthodoxie ? demanda-t-il lorsque Syme eut terminé.

- L'orthodoxie, c'est offrir sa conscience à Big Brother. C'est accepter l'inconscience pour accéder au bonheur qu'il nous offre. Nous nous débarrassons de ce qui nous a tant posé problème depuis l'aube de l'humanité : le libre-arbitre ! C'est effacer la pensée de l'individu au profit d'une pensée commune, dénuée des passions humaines qui ont mis à mal la société. Et sans langage pour exprimer ces passions, l'homme parviendra peut-être à les annihiler définitivement. Si nous ne nommons plus les choses, elles disparaissent. Et si nous les nommons, elles existent... qu'importe leur degré de réalité.

- Vraiment ? Et comment estimez-vous cette réalité ? Ce que dit le Parti n'est-il pas réel ?

Syme sursauta. En se laissant aller à l'enthousiasme, il s'était égaré dans ses propres réflexions.

- Si, bien sûr ! Toutes les réalités du Parti peuvent coexister... grâce à la doublepensée.

Le visage d'O'Brien se fendit d'un large sourire, ce qui le rendit encore plus laid.

- Mon cher Syme, votre enthousiasme, ou votre idéalisme, vous honore.

- Et... en ce qui concerne Winston Smith ?

- Je ne peux que complimenter votre zèle.

Syme esquissa un sourire. Il n'avait absolument rien appris à O'Brien : celui-ci devait surveiller Winston depuis longtemps déjà. Au mieux, son information serait considérée comme un acte de fidélité envers Big Brother. Au pire, il s'était ridiculisé en pensant qu'il aurait pu être d'une quelconque utilité aux yeux d'un des plus éminents membres du Parti.

- Je me suis laissé dire, ajouta ce dernier, que vous utilisiez votre statut de novlangue pour vous rendre chez les prolétaires... à la recherche de livres ?

- En effet. Je récolte les ouvrages afin d'en proposer une version en novlangue. Du moins, dès que mon travail sur le dictionnaire sera terminé.

- Les ouvrages que nous vous fournissons pour ce travail ne sont pas suffisants à vos yeux ?

- Si, évidemment. Je veux simplement... bien faire mon travail.

Syme ne trouva pas d'autres arguments à ajouter, d'autant plus que celui-ci était vrai. C'était un perfectionniste qui voulait aller au bout de la tâche qu'on lui avait assignée... quitte à prendre des initiatives. Qu'y avait-il de mal à cela, si ces initiatives allaient dans le sens de la doctrine ?

- Je n'en doute pas... D'autant plus que vous ne vous attaquez pas au genre le plus aisé : le théâtre ! Il concentre les passions d'esprits malades que nous avons totalement éradiquées. Cette démarche n'est-elle pas pernicieuse ?

- Je ne crains pas d'être contaminé, si c'est là votre question. Ma traduction est sans cesse portée par ma foi envers la novlangue et les passions relatées dans les œuvres me sont étrangères.

- Vous seriez bien le premier... articula O'Brien.

Syme resta coi de surprise.

- Ne vous méprenez pas. J'ai confiance en vous et en votre travail. Mais n'oubliez pas la force subversive de ces ouvrages...

- Je suis certain que...

- La mémoire, le coupa O'Brien. Dans un monde voué à l'oubli, la mémoire vous trahira. Et ce jour-là, je serai là. Dans un monde où il n'y aura plus de ténèbres.

Un long silence s'installa. Syme tenta de comprendre le sens de sa phrase, mais il sentait qu'il lui échappait. Cependant, tout son instinct lui criait la même chose : c'était une mise en garde. Une menace.

- Mais je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Vous avez un dictionnaire à terminer. Encore félicitations pour vos avancées.

Sur ce, O'Brien se replongea dans ses papiers et Syme prit congé. Il se leva et s'éloigna à pas lents.

- *Tout l'océan du grand Neptune...*

À ces mots, Syme s'arrêta net et se retourna. Il rencontra le regard d'O'Brien et comprit. Il venait de se trahir. La suite des mots de Macbeth resta coincée dans sa gorge mais il n'avait pas besoin de les prononcer. Il était désormais l'auteur de sa propre condamnation.

O'Brien ne lui fit même pas la grâce d'un regard de triomphe. Il ne semblait pas affecté par le sentiment de perdition de Syme. Il attendait.

- *Arrivera-t-il à laver le sang de ma main ?* murmura Syme, vaincu.

O'Brien hocha la tête. Demain, dans une semaine, dans un mois ou une année, le temps n'avait pas d'importance sous le règne de Big Brother, Syme serait vaporisé.

... d'après 1984 d'Orwell